

# ENTRETIEN AVEC TUE BIERING, DIRECTEUR ARTISTIQUE DU COLLECTIF FIX&FOXY

Dans *Dark Noon*, vous mettez en scène la violence à travers des faits marquants de l'histoire de l'occident. Pourquoi utilisez-vous pour cela les ressorts de la parodie et de la comédie à travers un vrai/faux western ? La dérision est-elle une caractéristique de votre travail ?

TUE BIERING. Il est difficile pour moi de caractériser mon travail et je ne saurais dire si la dérision en fait partie ; cela dépend beaucoup des spectacles. Ce qui est certain, c'est que j'essaie d'introduire différentes façons de raconter des histoires et, souvent à partir de références de pop culture, de mettre le public face à des problématiques très identifiables.

Dans *Dark Noon*, j'utilise en effet la référence du western que le public s'approprie immédiatement car c'est un genre qui lui est très familier. Et pour moi, c'est un moyen de questionner le concept de civilisation, être à la frontière entre ce qui serait civilisé et ce qui ne le serait pas.

Quant à la comédie, je crois que la comédie peut aussi être très brutale. Quand on traite la tragédie par le prisme de la comédie, cela rend le propos d'autant plus cynique et cruel. C'est ce qui se produit dans *Dark Noon* où, plutôt que de montrer la cruauté, nous la créons en direct sur le plateau.

La force du spectacle réside dans le fait que les bourreaux sont ici joués par des acteurs noirs poudrés de blanc. Comment est née l'envie de travailler avec des artistes sud-africains ? Comment est née la rencontre avec eux, et notamment avec Nhlanhla Mahlangu ?

C'est une longue histoire ; il faudrait revenir à la genèse du spectacle. J'ai toujours pensé que le continent africain avait un grand impact sur ma vie. Sans y être jamais allé, elle m'était intimement proche. Je souhaitais la connaître davantage, faire un spectacle sur l'Afrique, sur son histoire. Et assez vite, j'ai pensé que le western pouvait être un cadre intéressant pour cette narration.

Un peu par hasard, par relations interposées, j'ai rencontré Nhlanhla Mahlangu, lequel m'a dirigé vers William Kentridge, grâce à qui j'ai découvert d'incroyables acteurs sud-africains. Lorsque nous nous sommes tous retrouvés pour les répétitions, il m'a tout à coup semblé n'avoir plus aucun sens qu'un homme blanc raconte l'histoire de l'Afrique. J'ai alors proposé que nous partions de mon histoire, celle de l'homme blanc, celle de la migration blanche aux Etats-Unis ; et cela nous a paru à tous beaucoup plus pertinent.

La force de ces acteurs noirs, c'est leur capacité à prendre le pouvoir. Je voulais que le spectacle change les rapports de force. Quand on regarde ces acteurs puissants, on

est impressionné par leur talent ; ils créent d'emblée un rapport de domination. Ils prennent le pouvoir en tant qu'individu et en tant qu'artistes ; cela pose très directement les enjeux du spectacle.

**Et vous n'avez pas connu de contestations dans le fait de peindre en blanc les visages des acteurs noirs ?**

Cela aurait pu être le cas en effet, mais non, jamais. Parce que nous ne le faisons pas de manière provocatrice. Nous ne pointons pas du doigt des minorités. Nous cherchons à représenter le pouvoir.

**Souvent dans vos spectacles vous travaillez avec des personnes ordinaires ? Ce n'est pas le cas dans *Dark Noon* où les acteurs sont professionnels. Pourquoi ?**

Au tout début, nous avons pensé faire appel à des comédiens amateurs qui auraient souhaité migrer en Europe. Mais j'ai craint que le public, regardant des personnes réelles sur le plateau, les prennent un peu de haut. Et parce que je souhaitais que les interprètes prennent le pouvoir, nous avons choisi des acteurs professionnels très solides. Cela dit, ils sont aussi eux-mêmes sur le plateau, et plus le spectacle évolue, plus on voit les individus en eux, plus que les acteurs.

Pour moi, la question de la distribution est primordiale ; j'y consacre beaucoup de temps. Quand je travaille avec des personnes ordinaires, je cherche surtout à faire la distribution la plus juste, celle qui servira le spectacle au mieux. Dans l'un de mes spectacles sur la prostitution, j'ai préféré travailler avec une véritable prostituée plutôt qu'avec une actrice qui jouerait une prostituée, ce qui n'aurait eu

aucun sens. Cela aurait posé une dialectique assez peu intéressante sur l'interprète et le personnage.

**La mise en scène de *Dark Noon* est co-signée par le metteur en scène et chorégraphe sud-africain Nhlanhla Mahlangu. Comment s'est passé le travail et la collaboration ?**

Pour être honnête, j'étais assez effrayé en abordant les répétitions. Avant cela, j'avais déjà collaboré avec de grands artistes et ça avait été parfois difficile. Avec Nhlanhla, ce fut une merveilleuse surprise. Nous étions comme des frères ; nous nous sommes nourris de nos différences et des qualités de chacun. Et si, dans un premier temps, j'avais besoin de dire que j'étais le metteur en scène et que j'avais le dernier mot, cela n'a pas duré. Je me suis découvert un vrai goût pour le travail collaboratif. Et ce fut simple, joyeux, enthousiasmant.

**Vous dites : « le public doit assumer lui-même le premier rôle ». Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? Est-ce la raison pour laquelle vous invitez les spectateurs à rejoindre les acteurs sur le plateau ?**

Parfois, j'ai vraiment besoin du public sur le plateau. Cela me permet de m'identifier à lui. Cela me renvoie à mon propre rôle, à ma propre place. Je peux, à travers le regard des spectateurs, sentir les enjeux du spectacle.

Et puis, l'invitation du public sur le plateau, c'est aussi un moyen de rendre le spectacle plus incontrôlable et donc plus humain, plus personnel. Cela m'intéresse beaucoup.

Quand je parle du rôle que doit jouer le public, il s'agit surtout de sa responsabilité, qui renvoie aussi à la mienne. Dans la plupart de mes

spectacles antérieurs, j'ai parlé au nom d'autres personnes. J'ai pris le pouvoir sur elles, j'ai pu me moquer, raconter leur vie intime. Et cela m'a paru à la fois facile et un peu lâche. J'essaie, de plus en plus, de m'engager, de parler en mon nom et de pointer du doigt ma propre hypocrisie. J'aimerais que le public en fasse autant, qu'il puisse se confronter à lui-même. En l'incluant dans l'espace du jeu, sur le plateau, j'ai l'impression de lui donner cette possibilité.

**Dans *Dark Noon*, vous faites référence à de nombreux faits sombres de notre histoire. Pourquoi avoir choisi d'en produire ainsi une chronologie plutôt que de vous concentrer sur l'un ou l'autre drame de l'histoire ? Est-ce un moyen de mettre ainsi l'homme blanc face à ses multiples crimes ?**

Je me suis beaucoup interrogé sur l'histoire que je voulais raconter. J'avais le projet, j'avais le casting, j'avais regardé beaucoup de westerns, il me fallait trouver l'histoire. Et j'ai décidé de raconter celle des États-Unis depuis les années 1850 parce qu'elle me permettait de mettre en jeu l'histoire de l'homme blanc. Le spectacle peut ressembler à un catalogue d'événements mais je crois qu'il s'agit plutôt de motifs, d'images telles qu'on pourrait en retrouver dans l'histoire de n'importe quel pays. C'est moins un *western* ou un *cartoon* sur l'histoire des États-Unis qu'un moyen de raconter comment un pays construit son propre pouvoir et comment nous construisons une société à partir de là.

**Une dernière question que l'on doit vous poser souvent : *Fix&Foxy*, pourquoi ce nom de compagnie?**

Fix et Foxy, ce sont les noms de deux marques d'outils manufacturés

que nous utilisons au Danemark. C'est l'idée d'une compagnie théâtrale qui « répare » : *fixing things in foxy ways*. Autrement dit : réparer les choses avec malice. Nous cherchons à réparer les choses désagréables, celles qui se trouvent dans les angles morts de nos sociétés, et nous essayons de le faire avec humour, avec des références à la pop culture et dans un esprit d'ouverture et d'inclusion.

PROPOS RECUEILLIS PAR MATTHIEU BANVILLET  
- SEPTEMBRE 2021.